

Entrevue avec Pascal Plante **Faire le saut**

Benjamin Pelletier

Numéro 324, octobre 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95060ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pelletier, B. (2020). Entrevue avec Pascal Plante : faire le saut. *Séquences : la revue de cinéma*, (324), 26–27.

Entrevue avec Pascal Plante

Faire le saut

BENJAMIN PELLETIER



1



2

Benjamin Pelletier: Bonjour Pascal. Tout d'abord, félicitations pour l'inclusion de Nadia, Butterfly dans la sélection officielle du Festival de Cannes. C'est toute une nouvelle.

Pascal Plante: Oh merci! Oui, en effet, ça nous a vraiment pris par surprise! Tout le monde rêve à Cannes, mais peut-on réellement prétendre y mériter une place? Il y a tant de bons films et de cinéastes intéressants dans le monde. Les programmeurs cannois ont visionné plus de 2000 longs métrages, alors faire partie de cette sélection de 56 films est un véritable honneur.

Commençons d'emblée en abordant ta démarche de mise en scène et ton approche assez unique au naturalisme à l'écran, ce côté hautement réaliste des performances et de l'univers sportif qui peut toutefois basculer à tout moment dans le songe, le poétique. En tant que cinéphile vorace, quelles sont tes influences directes (ou même indirectes) sur ta manière de filmer cette histoire si personnelle ?

Pour *Nadia, Butterfly*, je dirais que le cinéma de Andrea Arnold (*American Honey*), de Sean Baker (*The Florida Project*) ou même de Harmony Korine (*Spring Breakers*) peuvent compter parmi mes inspirations, et pour la mise en scène, j'ai toujours adoré le minimalisme de Cristian Mungiu (*Au-delà des collines* et *4 mois, 3 semaines, 2 jours*) – son utilisation pragmatique des plans-séquences, qui ne sont jamais tape-à-l'œil, même s'ils peuvent durer plus de trois, quatre, ou cinq minutes. Cela dit, je suis particulièrement fier de *Nadia*, car je crois qu'il ne ressemble pas directement aux films des cinéastes que je viens de mentionner. *Les faux tatouages* me semblait plus ostentatoire dans ses références (Richard Linklater, *The Spectacular Now*, de James Ponsoldt, *Like Crazy*, de Drake Doremus, etc.). Je crois que, de film en film, on discernera de moins en moins le spectre de mes cinéastes de chevet, ce qui laissera progressivement place, je l'espère, à une voix distincte et singulière. La carrière de plusieurs cinéastes que j'admire va dans ce sens : ils radicalisent une vision qui leur est propre, film après film.

Avant d'entamer ton parcours scolaire et professionnel en cinéma, tu faisais toi aussi partie du monde de la natation de haut niveau. Au-delà de tes inspirations cinématographiques, as-tu vécu des moments charnières dans ta vie d'athlète qui t'ont poussé à façonner ce jeune personnage qui se retire volontairement de sa discipline ?

J'ai arrêté la natation à 19 ans, de façon tout à fait volontaire et sans amertume. Mais c'est sûr que c'est

une grosse partie de ma vie que j'ai laissée derrière. Entre 11 et 19 ans, je me définissais d'abord et avant tout comme un nageur, mais j'étais le nageur qui écoutait des films, qui dessinait et qui aimait inventer des histoires. Ça m'a aidé à faire la transition. Cependant, mes ami(e)s qui ont perdu dans le sport tout au long de leur vingtaine ont parfois vécu des retraites sportives plus difficiles. Je crois qu'il faut savoir se retirer à temps et cultiver d'autres passions en marge de notre vie d'athlète, qui est, par nature, extrêmement éphémère. Nadia est bel et bien un personnage fictif, mais il s'agit d'un amalgame de plusieurs personnes que j'ai côtoyées durant mes années de nageur. Nadia est, en quelque sorte, prisonnière de son talent, et elle sent que l'étau se resserre sur elle. Elle sait qu'elle doit se retirer, mais tout au long du film, elle doit valider sa décision, qui est tour à tour testée par son entraîneur, ses coéquipières, son entourage et sa meilleure amie. Ce que j'ai voulu faire, avec le personnage de Nadia – qui n'est pas du tout une héroïne parfaite et exempte de tout reproche – était de rappeler que les olympiens sont également des humains, avec leurs faiblesses, leurs défauts et leurs paradoxes.

Ce rôle n'a pas été écrit avec une nageuse particulière en tête. C'est un processus d'audition qui nous a menés à Katerine Savard (Nadia) et à Ariane Mainville (Marie-Pierre). Leur énergie naturelle brille à l'écran, mais elles abordaient le tournage comme de vraies actrices disciplinées. Elles arrivaient préparées et elles connaissaient leurs lignes de dialogue! Mais quand on parlait «natation», on parlait «natation», pour vrai! Dès le plan d'ouverture du film, je désirais que ce soit clair: *Nadia, Butterfly* est un film de fiction qui met de l'avant de vraies prouesses sportives à l'écran.

En plus des protagonistes, tous les postes de chefs de départements créatifs de Nadia, Butterfly (de Stéphanie Weber Biron à la direction photo à Amélie Labrèche au montage) sont occupés par des femmes. À quel point sens-tu que ce choix collaboratif influence l'ensemble de l'œuvre et de ta propre vision?

Faire un film est une entreprise collective, alors il va sans dire que l'apport de l'équipe influence directement le résultat final. Le choix de travailler avec une équipe majoritairement féminine n'a pas été un choix hyper-conscient: c'est arrivé plutôt naturellement. Je crois que chaque film – chaque histoire – dicte de nouvelles «règles» et le choix des collaborateurs créatifs doit coller avec l'énergie qui émane du projet. Il faut faire une sorte de «casting», même pour les gens qui se trouvent derrière la caméra. Dans le cas de *Nadia, Butterfly*, le but

premier était de créer un environnement dans lequel les nageuses (qui en sont à leur toute première expérience à l'écran) allaient se sentir à l'aise, et ce, même dans les scènes d'intimité. Ce principe est primordial pour soutirer de belles performances avec des non-professionnel(le)s, alors le choix des artisans (qui interagissent au jour le jour directement avec les comédiennes) est intimement lié à leur état d'esprit, et donc par extension, à leur prestation à l'écran. Sans jamais cocher de «case» ou de vouloir atteindre un «quota» paritaire à tout prix, il adonne que les artistes les plus qualifiés pour chaque poste clé – ceux qui s'annexaient le mieux avec le modus operandi spécifique à ce film – ont été des femmes.

Ton dernier film Les faux tatouages brandissait le slogan «fuck les films romantiques», tout en flirtant affectueusement avec les codes du genre. Nadia, Butterfly remanie aussi les conventions du film de sport afin de brouiller les attentes du spectateur face à plusieurs de ses dogmes scénaristiques. Croyais-tu que beaucoup de ces films qui se penchent sur la performance athlétique manquaient un peu de crédibilité ou est-ce que c'est plutôt ton expérience personnelle qui t'as naturellement amené à concevoir un film aussi renégat sur le plan narratif?

Il y avait deux codes du film sportif que je désirais subvertir avec *Nadia, Butterfly*:¹ il m'était impératif de tourner avec de réelles athlètes, par souci de réalisme et pour pouvoir représenter le sport que j'aime dans toute sa splendeur, sans artifice, et (2) je ne voulais effectivement pas faire le schéma du film de sport à la *Rocky*, où l'enjeu principal serait «va-t-elle gagner à la fin?». La réponse à cette question survient dans les 20 premières minutes de notre film... et il reste ensuite plus d'une heure et quart au chrono avant la tombée du générique de fin! Donc, dans un sens, on aurait effectivement pu ajouter le slogan «fuck les films de sports» sur l'affiche de *Nadia*... même si c'était moins approprié que sur *Les faux tatouages*, qui se voulait justement un film punk! *Nadia, Butterfly* traite de la transformation psychologique de l'athlète, au moment précis de son point de bascule. L'espace-temps de l'histoire est extrêmement restreint (le film se passe sur environ 3 jours, et entièrement aux Jeux de Tokyo, si ce n'est de la brève scène d'introduction). En un sens, ce rapport particulier au temps est également plutôt rare dans les films de sport. Je veux dire... un seul montage américain d'entraînement dans *Rocky IV* s'étale sur plus de jours que la totalité du récit de *Nadia, Butterfly*, alors on est vraiment, mais vraiment ailleurs! ▲



1. Plante dirigeant son interprète-nageuse principale, Katerine Savard

2. Pascal Plante

2. Ariane Mainville qui clôt la performance des 4 nages de l'équipe canadienne